

## Questions topologiques sur le rapport sexuel

Pierre-Christophe Cathelineau

« La nouvelle économie psychique, quant à elle, répétons-le, privilégie la jouissance de l'objet au détriment de la jouissance phallique. Aujourd'hui, nous nous autorisons à faire l'impasse sur cette dernière et nous nous accordons le droit d'assouvir toutes les jouissances qui nous semblent valoir – et valoir d'autant plus qu'elles étaient interdites ou marquées par une limite.

La question à laquelle tout cela, en fin de compte, nous renvoie, et qu'a posée Lacan, c'est de savoir s'il est possible qu'existe véritablement un rapport sexuel, donc un rapport à une femme, qui ne soit pas entièrement ordonné par l'institution patriarcale ni par la nouvelle économie psychique qui, elle, implique l'asservissement du désir à la jouissance. Car dans les deux cas, jouissance phallique et jouissance de l'objet, il y a un évitement radical de la jouissance sexuelle...

[...] Est-ce que, malgré tout, on pourrait envisager une jouissance qui serait à proprement parler une jouissance sexuelle du corps de la femme<sup>1</sup> ? »

Charles Melman

Dans cet article, je vais effectuer un parcours entre deux séminaires de Jacques Lacan, *Encore* et *Le Sinthome*, pour montrer le changement de perspective que Lacan opère à quelques années d'intervalle au sujet de ce qu'il énonce comme le fait de structure, à savoir que le rapport sexuel n'est pas inscriptible entre un homme et une femme. L'année où il énonce ce qui va devenir un axiome de son enseignement correspond au moment où commencent à se mettre en place dans l'enseignement public des cours d'éducation sexuelle et où il est question à tout va dans le discours courant de faciliter les rapports sexuels entre hommes et femmes.

Lacan ne croit pas à cette révolution des mœurs, et il va le dire, en jouant sur l'ambiguïté existant entre rapport sexuel comme copulation et rapport sexuel comme écriture entre un homme et une femme d'une relation mathématisable, c'est-à-dire identifiée à un rapport proportionnel. S'il y a bien copulation entre les sexes – on ne cesse pas de baiser –, il n'y a pas d'inscription mathématisable de la relation entre un homme et une femme sous forme de rapport. Le rapport sexuel n'est pas formalisable comme une proportion mathématique, et surtout il ne cesse pas de ne pas s'écrire. Cette question de l'écriture est au centre de l'inexistence du rapport sexuel. C'est parce qu'il ne peut pas s'écrire entre un homme et une femme sous la forme d'une écriture mathématique qu'il n'existe pas ; ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est l'impossible, qui est le réel. Le rapport sexuel dans le séminaire *Encore* ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est à ce titre qu'il s'agit d'un réel ininscriptible. Ce faisant, Lacan prend également ses distances avec la philosophie et la religion. Il se déprend des schèmes de pensée aristotéliens qui distinguent entre forme et matière et supposent que la forme « donne forme » à la matière, comme un homme le fait avec une femme dans un rapport sexuel supposé par Aristote pour décrire le lien de la forme à la matière. Quant aux

---

<sup>1</sup> Melman, C., *L'Homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002, p. 177-178.

religions juive ou chrétienne, il se distancie du modèle de ce qui veut faire Un dans l'amour, en attribuant cette dérive fusionnelle à la psychopathologie du couple.

« Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible » est une formule qu'il convient d'entendre, comme le suggère la leçon XIII du séminaire *Encore*, comme la preuve que le non-rapport est bien un réel entre un homme et une femme. Si l'on essaie de formuler cela logiquement, il faut considérer que ce rapport ne cesse jamais de ne pas s'écrire et qu'il n'existe aucune issue symbolique à cette impossibilité d'inscription. Il est définitivement impossible que cela ne cesse pas de s'écrire ; c'est-à-dire que cela devienne une nécessité. C'est le « destin fatal » de l'amour.

Pendant Lacan tempère cette affirmation dans la dernière leçon d'*Encore*, en laissant toute sa place à la contingence et en admettant qu'une rencontre contingente entre un homme et une femme pourrait advenir, c'est-à-dire que ça pourrait cesser de ne pas s'écrire... Cette concession à la contingence d'une rencontre instille déjà l'ombre d'un doute sur l'impossibilité radicale du rapport sexuel. Certes il en dénonce le « mirage », dit-il, mais ce faisant il ouvre une porte du côté de ce qui pourrait bien s'écrire entre un homme et une femme, d'une écriture contingente.

À partir des *Non-dupes errent*, Lacan va progressivement nuancer sa position, quand il va parler du tissage de la tresse féminine, qui, en tant que tresse n'est jamais fermée, avec le nœud borroméen que constitue le sujet masculin. Il revient ainsi à une femme de permettre imaginairement à un homme de reconnaître la façon dont il peut se structurer avec le réel, le symbolique et l'imaginaire, c'est-à-dire, nous dit Lacan, de « compter jusqu'à trois ». Ce tissage est d'autant plus important qu'une femme réalise avec un homme et en elle-même « l'union sexuelle ». Ainsi voyons-nous évoluer l'affirmation de Lacan selon laquelle il n'y aurait pas de rapport sexuel inscriptible vers une position moins tranchée, qui admet qu'une écriture borroméenne est possible entre un homme et une femme grâce à un tressage fin entre ce qui les structure, et surtout qui souligne la dimension d'*union sexuelle*.

Cette affirmation du non-rapport sexuel, il va s'en détacher lui-même en repérant le lien qu'entretiennent ensemble Joyce et Nora. Tout tourne dans ses démonstrations successives autour de la dissymétrie et de la différence existant entre les sexes. Dans *Encore* cette dissymétrie et cette différence sont précisément à l'origine de la non-inscription du rapport entre les sexes, alors que dans *Le Sinthome*, cette dissymétrie et cette différence permettent l'inscription d'un rapport sexuel à travers la notion de non-équivalence dans le nœud. C'est ce que je veux montrer ici.

Dans la première leçon du séminaire *Encore*, Lacan commence par affirmer qu'il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible dans l'inconscient entre un homme et une femme. Il le fait en insistant implicitement sur les notions de différence entre les sexes. Pour la commodité de la démonstration, on emploiera le terme de « dissymétrie » pour signifier les effets de cette différence entre les sexes. Pour avancer cette hypothèse, Lacan se réfère au développement de l'axiome de Borel-Lebesgue, qui figure dans le traité de *Topologie générale* de Nicolas Bourbaki, qui fait intervenir les espaces ouverts comme complémentaires des espaces fermés.

Il faut admettre que pour Lacan la jouissance phallique se constitue comme un espace borné et fermé et qu'elle est même faite d'une infinité d'espaces fermés dont l'intersection sur l'ensemble de ces fermés contient leur limite. L'hypothèse de la clôture, de la fermeture et de la limite est donc consubstantielle à la jouissance phallique.

Revenons à un exemple que Lacan reprend à Aristote : le sophisme d'Achille et de la tortue. À chaque étape, Achille se retrouve dans la position antérieure de la tortue. Celle-ci n'est déjà plus là. Elle a avancé elle-même d'un pas de plus et se trouve dans le voisinage d'Achille. Il y a simultanément au développement des avancées d'Achille qui représentent la jouissance phallique et qui, elles, sont bornées et fermées, une suite de voisinages qui sont autant d'espaces ouverts et qui caractérisent la stratégie de la tortue. C'est la jouissance Autre. Le non-rapport sexuel dans *Encore*, c'est le fait que les développements d'espaces fermés, propres à la jouissance phallique, ne rejoignent jamais la suite des voisinages en espaces ouverts que constitue la jouissance Autre. Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible, parce que le développement de la jouissance phallique ne rejoint jamais les avancées de la jouissance Autre. C'est ce qui caractérise l'insistance de Lacan sur la dissymétrie et la différence dans l'écriture mathématisée de ces espaces, qui rendent impossible l'inscription d'un rapport sexuel. C'est du moins ce que laisse entendre Lacan lorsqu'il cite l'exemple d'Achille et de la tortue. À propos de l'infinitude de la jouissance de l'Autre, il dit : « Je vais dire laquelle : celle que supporte le paradoxe de Zénon, ni plus ni moins, lui-même ! Achille et la tortue, tel est le schème du jour d'un côté de l'être sexué. Quand Achille a fait son pas, tiré son coup auprès de Briséis, telle la tortue, elle a aussi avancé un peu. Ceci parce qu'elle est pas-toute, pas-toute à lui. Il en reste. Et il faut qu'Achille fasse le second pas et, comme vous savez, et ainsi de suite<sup>2</sup>. » Ce qui veut dire que quelles que soient les avancées d'Achille, elle continue de lui échapper, parce que, en tant qu'espace ouvert, Briséis n'est pas-toute, comme la tortue. C'est pourquoi Lacan dit d'Achille qu'il ne rejoint Briséis que dans l'infinitude. Et cependant la jouissance sexuelle n'est assurée que d'être phallique, elle est marquée par ce trou qui est quelque chose de borné auquel échappe l'infinitude de la jouissance de l'Autre, qui est la jouissance du corps.

En cela résulte dans *Encore* la non-inscriptibilité du rapport sexuel comme corrélat de la jouissance sexuelle bornée qui rate la jouissance de l'Autre et celle du corps, sauf à le rejoindre par un fantasme qu'évoque Lacan parfois qui est celui de l'éviration d'un homme par une femme au faite de la jouissance sexuelle, lorsqu'il commente le film japonais *L'Empire des sens*. C'est aussi ce que me confiait récemment une patiente, dont le vœu le plus cher serait de sectionner le pénis en érection de son partenaire et de le garder en elle en état d'érection permanente, fantasme d'une érection infinie rejoignant dans son infinitude la jouissance infinie de l'Autre dans son corps. Cette confiance, qui retrouvait la mise en scène de *L'Empire des sens*, a le mérite de dire la vérité sur le réel de la jouissance d'une femme qui toujours voudrait que ça ne s'interrompe pas, et qui se résigne bien sûr à ce que ça se termine au prix de ressentir ultérieurement la blessure de cette privation réelle.

On trouve dans le *Kamasutra* une tentative de résoudre cette impasse, puisqu'il est conseillé à l'homme de se retenir d'éjaculer pour maintenir le plus longtemps possible l'érection en action, c'est-à-dire ce lien de la jouissance féminine à celle de son corps. Une femme est toujours très sensible à ce type d'égard ! Mais à l'inverse, la détumescence est là pour bien marquer ce qu'il en est du trou dont s'origine la jouissance phallique. La non-inscriptibilité du rapport sexuel est donc un axiome de l'enseignement de Lacan dans *Encore*. Est-ce que cet axiome va être révisé à la faveur du maniement des nœuds ? C'est justement ce que nous allons voir.

---

<sup>2</sup> Lacan, J., *Encore. Séminaire 1972-1973*, Paris, Éditions de l'ALI, 2009, p. 17.

\*\*\*\*

Comment Lacan aborde-t-il la leçon 15 janvier 1974 dans *Les non-dupes errent*<sup>3</sup> ? « Vous voyez... vous voyez, je l'étales, hein, que l'amour, ça me tracasse. Vous aussi, bien sûr. Mais pas comme moi ! Ouais... C'est même pour ça que, une parenthèse, votre nombre me gêne : depuis quelque temps je ne peux plus vous identifier à une femme. » L'amour, ça nous tracasse tous, mais, lui, Lacan s'aperçoit de ce tracas au moment où il n'a plus le loisir de prendre son public pour une femme, en raison de ce grand nombre qui lui suggère la foule, c'est-à-dire un ensemble fermé lié à la jouissance phallique, plutôt qu'un ensemble ouvert où l'on s'adresse à chacune, une par une et sans souci de mise en ordre ; « ça l'emmerde », dit-il. Mais alors, qu'est-ce que l'amour ? Cet amour qui s'adresse lui aussi de sa place à une femme ?

« L'amour, dirai-je donc – puisque, vous me pardonnerez que ça me tracasse – l'amour, c'est la vérité, mais seulement en tant que c'est à partir d'elle, à partir d'une coupure que ça commence un autre savoir que le savoir propositionnel, à savoir le savoir inconscient », ajoute-t-il. Sur le fait que l'amour, c'est la vérité, nous avons le témoignage dans *Le Banquet* dont le commentaire dans le séminaire de Lacan sur le transfert se concentre sur cet agalma, cette forme, cet objet *a* que représente Socrate dans l'amour que lui voue Alcibiade. Cet objet *a* est bien issu d'une coupure, celle qui le sépare du sujet S barré (\$) qui aspire à lui. C'est à partir de cette coupure que se joue autre chose que la logique propositionnelle d'Aristote, autre chose que la syllogistique et le principe de contradiction. Qu'est-ce donc, sinon le savoir inconscient ? « C'est la vérité en tant qu'elle ne peut être dite du sujet, en tant que ce qui est supposé pouvoir être connu du partenaire sexuel. » Elle ne peut être dite du sujet, mais mi-dite, dite à demi-mot, mais elle n'est supposée pouvoir être connue que du partenaire sexuel. La place Autre où se tient le partenaire sexuel lui permet d'entendre la vérité de l'amour qui s'adresse à lui comme objet dans cette altérité dont l'autre partenaire est épris.

Mais il n'y a aucune réciprocité entre les deux partenaires : « L'amour, c'est deux mi-dires qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal : c'est la division irrémédiable. » Entre les deux il n'y a pas de médiation, pas de rapport sexuel inscriptible. Il y a deux savoirs « distincts », et « quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale mélomélo ». Ici à peine évoqué vient le délire à deux, qui est la marque d'un réel entre deux où règne justement le délire dans une emprise mutuelle et fusionnelle. Lacan écarte cette hypothèse psychopathologique. À ce stade de la réflexion, il n'y a rien entre deux partenaires qui puisse s'écrire. La division des sexes est irréductible, sans médiation, et c'est le terme de « distinct » qui marque cette différence entre un homme et une femme, plus nettement encore que l'aurait signifié le terme « différent ». Quand par hasard ces savoirs se recourent, c'est la catastrophe du délire.

D'où l'idée d'avancer à partir de ce temps de la démonstration quelque chose qui tranche, où nous verrions peut-être poindre une esquisse de fantasme féminin, si l'on veut désigner par là la façon dont une femme aborde un homme et si l'on ne réserve pas la catégorie du fantasme aux seuls hommes. « Et là, je vais avancer, en fin de ce laïus – c'est bien le nom qui convient – je vais avancer quelque chose qui... enfin tranche. Le savoir masculin, chez l'être parlant, est irrémédiablement unaire : il est coupure, amorçant une fermeture, justement celle du départ. »

---

<sup>3</sup> Toutes les citations suivantes, sauf mention contraire, sont tirées de Lacan, J., *Les non-dupes errent*, leçon du 15 janvier 1974, Paris, Éditions de l'ALI, 2010, p. 100-103.

Il est nécessaire de se souvenir ici des premières leçons du séminaire *L'Identification* où Lacan introduit le trait unaire, trait unique pour Freud prélevé sur l'Autre, en l'occurrence sur le père pour constituer ce à quoi va s'identifier le sujet. Il se présente ensuite sous la forme du trait de répétition qui peut être une simple coupure sur un tore et qui se referme sur lui-même en un cercle intérieur. Rappelons aussi qu'à partir du séminaire *Encore* la dépendance à ce qui fait exception à la castration dans les mathèmes de la sexualité instituée du côté de l'homme la possibilité d'un ensemble fermé où tous les éléments sans exception partagent cette dépendance au phallus d'être soumis à la castration. Il s'agit bien d'un cercle. Que devient ce cercle qui se referme comme un ensemble sur ses éléments ? On le retrouve dans la topologie des nœuds au niveau de ce qui fait la consistance imaginaire de chaque rond de ficelle réel, symbolique, imaginaire. Celui qui manie concrètement le nœud borroméen a affaire à des cercles amovibles, des consistances sur quoi se referme le savoir masculin. Finalement, ce sont les trois cercles amovibles et déformables dans la mise à plat qui soulignent la fermeture du savoir masculin.

Que dit Lacan ?

« Ce n'est pas son privilège » d'être unaire, à ce savoir, « mais il part pour se fermer et c'est de ne pas arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir. Un savoir masculin, chez l'être parlant, c'est le rond de ficelle : il tourne en rond. En lui il y a de l'Un au départ, comme tout ce qui se répète sans se compter, et de tourner en rond il se clôt, sans même savoir ces ronds, il y en a trois ».

Cette fermeture du rond de ficelle, c'est la fermeture de l'ensemble auquel a affaire la logique masculine, c'est une clôture, nous l'avons déjà dit. De ce fait la pointe d'ironie de Lacan à l'endroit du savoir masculin est ici sensible, lorsqu'il insiste sur son « tournage en rond ». Pour un homme, ça se répète souvent en boucle, et pour cause, car ce cercle est inscrit dans la répétition de la demande. Et pour reprendre l'analyse du tore dans *L'Identification*, ça se répète sans se compter, car il y a toujours comme sur le tore un tour qui manque pour que le compte soit exact, autour du trou central du désir. La redite de la répétition manque le trou central, donc rate le décompte exact. La même mésaventure se produit au niveau du nœud borroméen où est raté le décompte du nombre trois. Un homme au départ pour Lacan est supposé manquer le trou de son désir au centre de son nœud et ne pas savoir compter jusqu'à trois. D'où les difficultés d'un bon nombre de psychanalystes hommes avec la topologie des surfaces et celle des nœuds. C'est la limite de cette répétition du savoir masculin.

La seule question sérieuse est donc pour Lacan de savoir comment un homme arrive finalement à compter jusqu'à trois. « Comment, s'interroge Lacan, comment pouvons-nous supposer qu'il y arrive à en connaître un bout de cette distinction élémentaire ? » Car au départ donc un homme, n'importe lequel, tourne en rond. Il ne sait pas compter jusqu'à trois et distinguer le réel du symbolique et de l'imaginaire. Il est tout bête. Il ne sait rien de ce qui constitue son savoir unaire. Qu'est-ce qui va le faire sortir de cette bêtise inhérente à sa condition ? C'est là qu'intervient une femme, et ce qui tient lieu à cette femme de son fantasme dans sa relation à un homme.

Que dit Lacan ?

« Je vous ai dit que *la* femme, naturellement – c'est ce qui résulte de ce que j'ai déjà écrit au tableau (confer les mathèmes de la sexualité) – que *la* femme, ça n'existe pas, mais *une* femme, ça peut se produire, quand il y a nœud, ou plutôt tresse. » Une femme, ça se tresse autour d'un homme, ça s'tress... un homme du fait qu'elle l'imagine, qu'elle l'imagine par

exemple grand, beau, fort et intelligent... C'est par son imaginaire que ça passe : au propre dans la tresse et au figuré dans la vie. Une femme – La barré ( $L\alpha$ ) – se situe dans un espace ouvert et aspire à rencontrer cet espace fermé qu'est un homme : elle tend vers cet Un que la fonction phallique lui indique à partir d'une place qui pointe vers cet Un, comme l'indique la flèche qui part du La barré ( $L\alpha$ ) et qui va vers le phallus, dans les mathèmes de la sexuation.

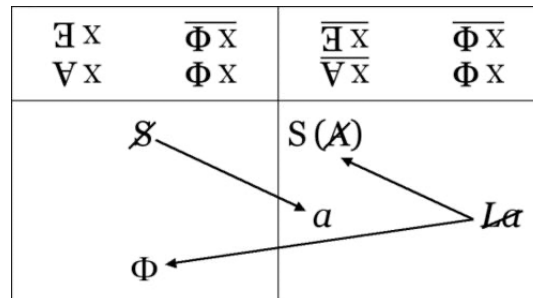


Fig. 1 Tableau de la sexuation

Que dit alors Lacan des propriétés de la tresse féminine ? « Chose curieuse, la tresse, elle ne se produit que de ce qu'elle imite l'être parlant mâle, parce qu'elle peut l'imaginer, elle le voit strangulé dans ces trois catégories qui l'étouffent. » Ce qu'il semble dire, c'est qu'une femme n'advient comme femme que dans la rencontre avec un homme, strangulé lui-même dans sa logique unaire et fermée. La tresse féminine ne se produit que par cette rencontre. Mais un homme ignore lui aussi de quoi il est constitué avant cette rencontre, il ignore ce qui constitue son existence, c'est-à-dire le caractère unaire de ce savoir. « Il n'y a que lui à ne pas le savoir, jusque-là. Elle le voit imaginativement, mais c'est une imagination de son unité, à savoir de ce à quoi l'homme s'identifie, mais non pas de son unité, comme savoir inconscient, parce que le savoir inconscient, il reste plutôt ouvert, alors avec cette unité elle boucle la tresse. »

Il y a là sans doute une ambiguïté dans l'explication de Lacan. Il s'agit de boucler une tresse comme un savoir fermé à la façon d'un homme pour former un rond de ficelle, mais d'un autre côté une femme relève d'un savoir inconscient qui est ouvert. Donc on pourrait dire que, dans un premier mouvement, la tresse ne se referme pas en cercle et les brins de la tresse se perdent dans l'infini, même si une femme fait des tentatives que Lacan dans ce passage juge plus ou moins hasardeuses pour boucler sa tresse.

Il faut supposer à ce stade de la démonstration que la tresse féminine se boucle parfois, un bout du brin du symbolique rejoignant l'autre bout du brin du symbolique par exemple, mais qu'il peut aussi, comme le suggère Lacan, comporter des erreurs de bouclage, le brin du symbolique venant aussi bien rejoindre le brin du réel. Le bouclage n'est pas assuré pour une femme dans sa rencontre avec un homme. En revanche une femme de la place où elle se trouve voit imaginativement l'unité à laquelle un homme qu'elle aime s'identifie et par laquelle il se trouve strangulé. Cet imaginaire féminin permet à cet homme de repérer ce qu'il en est de son unité.

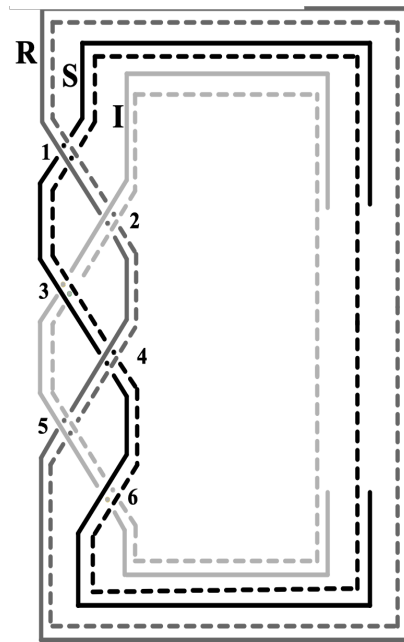


Fig. 2. Tresse fermée et tresse ouverte tissées entre elles

Le schéma présenté (figure 2) ne correspond pas exactement à ce que dit Lacan. Chaque brin de la tresse ouverte féminine longe les consistances fermées masculines (réel, symbolique, imaginaire) en forme de tresse. On a supposé dans ce schéma qu'aucun brin de la tresse féminine ne se bouclait, pour montrer comment ces brins, en longeant le nœud borroméen d'un homme, lui permettent imaginairement d'accéder au contour de son unité fermée. C'est pourquoi ce schéma de la tresse et du nœud en forme de tresse a été choisi pour la démonstration. La tresse non bouclée d'une femme entoure les consistances réelle, symbolique et imaginaire d'un homme, qui sont également tressées entre elles, mais qui, à l'inverse de la tresse féminine viennent se boucler correctement brin à brin. C'est ce mouvement que réalise une femme dans son amour pour un homme : sa tresse permet à son partenaire de se ressaisir dans sa consistance et lui permet de faire les bons gestes pour s'atteindre lui-même. De quels gestes s'agit-il ? « Pour faire un nœud borroméen, je vous l'ai dit, il faut six gestes, et six gestes grâce à quoi ils sont dans le même ordre. » Sur la figure 2, les gestes adéquats sont numérotés de 1 à 6.

Ici Lacan tâtonne : « À ceci près que justement rien ne permet de les reconnaître, [ces gestes]. C'est bien pour ça qu'il faut en faire six, à savoir épuiser l'ordre des permutations deux à deux, et savoir d'avance qu'il ne faut pas en faire plus, sans quoi on se trompe. C'est bien en quoi une femme n'est pas du tout forcément dressée, de sorte que ce n'est pas du tout forcément avec le même élément qu'elle fait le rond au bout du compte. C'est même pourquoi elle reste une femme entre autres puisqu'elle est définie par la tresse dont elle est capable. »

En effet, en faisant la tresse, une femme peut très bien se tromper et effectuer des erreurs de croisement ou des erreurs de bouclage, c'est-à-dire croiser des brins là où il ne faut pas, ou rabouter des brins qui ne devraient pas être raboutés entre eux. C'est en cela, du fait de ce ratage, qu'elle reste une femme parmi d'autres, pour autant qu'elle raboute, comme elle peut, les brins de la tresse entre eux. C'est pourquoi Lacan ajoute : « Eh bien cette tresse, il n'est pas du tout forcé qu'elle sache que ça ne soit qu'au bout de six que ça tienne pour faire

un nœud borroméen. » Il n'est pas du tout sûr non plus qu'elle sache que le trois a un rapport avec le réel.

On peut se demander ici si en faisant le nœud elle se trompe pour elle-même ou si elle induit en erreur son compagnon, puisque Lacan fait cette hypothèse : « Il peut lui en manquer la distinction, de sorte que ça fait un nœud, si je puis dire, encore plus noué, d'une unité encore plus une. Dans le meilleur des cas, il se peut que ça n'en fasse qu'une, de corde, de rond de ficelle au bout du compte [...]. La question n'est pas là. » Lacan ébauche ici la lecture topologique d'une relation femme-homme qui aboutirait d'un côté comme de l'autre au nœud de trèfle de la paranoïa. Ce qui n'est pas rare dans la clinique du conjugo. Pourtant Lacan ne tire aucun argument de ce ratage du point de vue de la consistance du nœud borroméen. La question ne l'intéresse pas et il le dit. Ce qui l'intéresse vient après.

Il se peut qu'une femme rate le nœud borroméen ou qu'elle en reste au statut de tresse ouverte, mais elle réussit quelque chose du côté de l'amour que rate le plus souvent un homme. « Le ratage, si je puis dire, dans cette affaire, c'est-à-dire ce par quoi la femme n'existe pas, c'est bien en cela même qu'elle arrive à réussir l'union sexuelle. Seulement cette union, c'est l'union d'un avec deux, ou de chacun avec chacun de ces trois brins. L'union sexuelle, si je puis dire, est interne au filage. Et c'est là qu'elle joue son rôle, à bien montrer ce qu'est un nœud : c'est ce par quoi l'homme, lui, réussit à être trois, c'est-à-dire à ce que l'imaginaire, le symbolique et le réel ne se distinguent que d'être trois ! C'est-à-dire que, sans que son sujet s'y retrouve, c'est à partir de cette triplicité (dont une femme parfois fait sa réussite en la ratant ; c'est-à-dire dont elle se satisfait comme réalisant en elle-même l'union sexuelle), c'est à partir de là que l'homme commence à prendre d'une petite jugeote l'idée qu'un nœud ça sert à quelque chose. »

Pour le dire autrement, et c'est ce que j'ai voulu montrer avec la figure 2, le ratage du nouage pour une femme ne va pas sans qu'elle y joue pour l'homme un rôle de guide pour la saisie par lui-même de la dimension du trois. C'est pourquoi sur la figure la tresse féminine enveloppe le nœud borroméen d'un homme et sert de guide à sa ressaisie même comme nœud. Ce n'est pas tout à fait ce que veut dire Lacan, mais c'est la meilleure façon de l'imager. Car quelles que soient les dérives du nouage chez une femme, elle joue d'une part imaginairement de sa fonction de guide pour un homme. La clinique et la vie quotidienne l'illustrent sans qu'il soit besoin d'apporter ici d'autres preuves. Et d'autre part, elle réalise dans son filage même ce qui n'est pas tout à fait le rapport sexuel, Lacan le dit bien, mais l'union sexuelle, façon pour lui de redonner à la jouissance de l'Autre des lettres de noblesse liées à la tresse. Car c'est cette jouissance de l'Autre qui est ici en l'occurrence unie à elle-même.

Concrètement, dans le nœud, c'est cette capacité qu'a une femme de tisser les brins entre eux ; si elle peut se tromper pour elle-même, elle ne se trompe pas pour un homme dont elle est capable de saisir l'unarité et la ternarité dans le lien sexuel qui l'unit littéralement à lui dans la jouissance Autre. Notons que Lacan dit bien qu'une femme la réalise dans son filage. La distinction des sexes est maintenue, mais un pont est jeté entre la jouissance Autre et le nœud borroméen qui ne se ressaisit pour un homme que sous l'appréhension imaginaire d'une femme et à travers la possibilité de l'union sexuelle inhérente à la jouissance d'une femme. Comment ne pas trouver ces considérations sur la tresse et le nœud formidables ?

« Elle ne sait pas que l'union sexuelle n'existe qu'en elle, et par hasard. Elle ne sait rien, mais l'homme se trouve en contrecoup apercevoir ce nœud. Et ça donne chez lui un résultat second



qui est tout différent en somme ; c'est qu'à refuser son savoir ouvert, du même coup, il le ferme. Il constitue le correct nœud borroméen. Que le seul réel qu'est le trois, il y accède. Il sait qu'il parle pour ne rien dire, mais pour obtenir des effets... qu'il imagine à tour de bras que ces effets sont effectifs, encore qu'il tourne en rond et que le réel il le suppose comme il convient, puisque le supposer n'engage à rien, à rien qu'à conserver sa santé mentale. C'est-à-dire à être conforme à la norme de l'homme. À la norme de l'homme, qui consiste en ceci : qu'il sait qu'il y a de l'impossible. »

Il n'y a à ce stade pas de rapport sexuel, mais une union sexuelle dans ce qu'incarne une femme, jouissance de l'Autre ou jouissance hors langage, qui par contrecoup permet à un homme de prendre la mesure du nœud borroméen qui le constitue. Malheureusement ou heureusement, cela le fait passer d'un savoir ouvert articulé à l'ensemble ouvert de sa compagne à un savoir lié à un ensemble fermé qu'exprime bien la fermeture sur lui-même de chaque rond de ficelle dans le nœud. Une femme institue un homme, en lui supposant un réel structuré autour des trois dimensions, réel, symbolique, imaginaire, et la rencontre d'un impossible. Une femme, elle, s'offusque souvent de l'impossible et séjourne avec la tresse dans l'infini de la jouissance Autre. Peut-on dire qu'une femme, La barré (~~La~~), en visant le phallus symbolique auprès d'un homme, vient rencontrer cet Un avec lequel elle va pouvoir copuler ?

En tout cas la rencontre de cet Un a pour effet de structurer un homme autour de son nœud borroméen propre et de rendre possible à une femme cette union sexuelle que je lis à la fois comme mise en tension des ronds de ficelle et à la fois comme sollicitation de la jouissance de l'Autre pour une femme, sur quoi vient se capitonner le nœud d'un homme. Il y a dans cette imaginarisation de l'Un une spécificité du fantasme féminin. C'est la possible rencontre d'une femme et d'un homme autour de la tresse et non de la *dé-tresse* d'un rapport sexuel jamais inscriptible. Dans le tissage de la tresse et du nœud il y a une tentative d'écriture d'un rapport qui jouerait au niveau du réel des nouages eux-mêmes. Celle-ci vient tempérer le « destin fatal » du non-rapport impossible à écrire en faisant des concessions à la possibilité d'une écriture. Nous allons le voir, ce qui n'était qu'une tentative dans *Les non-dupes errent* devient un essai concluant avec *Le Sinthome*, puisque l'on passe à l'écriture combinée de ce que représente une femme et un homme dans un nœud à deux consistances, à une écriture de la différence et de la dissymétrie des sexes. C'est ce que nous allons découvrir dans ce qui transparait pour Lacan dans la correspondance de Joyce et de Nora.

\*\*\*\*

Voici un texte salace, préparez-vous à lire des obscénités, mais quand on parle de rapport sexuel, il n'y a aucune raison de censurer les écrivains qui en parlent avec crudité au nom de la prohibition de la pornographie, comme il s'entend chez certains analystes. Et comme le dit Lacan, la clinique du rapport sexuel, c'est dans le lit que ça se passe. Il s'agit de la lettre du 8 décembre 1909 que Joyce écrit de Fontenoy Street à Dublin à Nora qui est à Trieste. Je mets ici en garde les pères-la-pudeur qui lisent ce travail et qui sévissent désormais, sur la ligne de *Me too*, en donneurs de leçons et en défenseurs acharnés du refoulement dans le champ psychanalytique, sur le fait que, comme Freud et Lacan, Joyce appelle un chat un chat quand il s'agit de parler de sexe. Ce qui en rend la lecture instructive pour un psychanalyste, comme celle de Sade.

« Ma douce petite pute de Nora,

j'ai fait ce que tu m'avais dit de faire, petite fille sale, je me suis branlé deux fois en lisant ta lettre. Je suis ravi de voir que tu aimes être baisée par le cul. Oui je me souviens maintenant de cette nuit où je t'ai baisée si longtemps par-derrière. C'est le coup le plus sale que j'aie jamais tiré avec toi, ma chérie. Ma bite est restée enfoncée en toi pendant des heures, entrant et sortant de ta croupe retournée. Je sentais tes fesses grasses en sueur sur mon ventre et je voyais ton visage empourpré et tes yeux fous. Chaque fois que je m'enfonçais en toi ta langue impudique jaillissait d'entre tes lèvres et si je donnais un plus grand coup, plus vigoureux que les autres, de vilains pets gras sortaient en crépitant de ton derrière. Tu avais le cul plein de pets cette nuit-là, ma chérie, et je les ai tous fait sortir de toi à coups de bite, des gros bien gras, des longs flatulents, des petits rapides qui claquaient gaiement et toute une série de vilains petits pets minuscules qui s'achevaient en une longue traînée sortant de ton trou.

C'est merveilleux de baiser une femme qui pète, quand chaque poussée en chasse un autre de son corps<sup>4</sup>. »

Dans ce large extrait de l'érotique joycienne, on peut repérer que le rapport sexuel, tel qu'il a lieu dans cette scène de sodomie, suppose la rencontre des jouissance phallique, anale, Autre et littérale.

Qu'est-ce qui se dégage de cette scène ? Il se dégage une non-équivalence très nette des places attribuées aux partenaires sexuels : d'un côté la fonction phallique prévalente, de l'autre le cul et le corps de Nora jouissant à la fois d'une jouissance phallique et d'une jouissance Autre – comme les yeux fous et la langue jaillissant de ses lèvres l'illustrent bien – et le fantasme de Joyce centré sur l'objet anal, qui découpe sur ce corps la prévalence d'un objet de jouissance. On a là dans la relation de Joyce à Nora la réduction simple de Nora à l'objet du fantasme dans une érotique concertée et consentante. Mais le plus important, c'est de noter que le sujet Joyce s'adresse à sa femme comme un objet de jouissance dans le cadre d'une rencontre, d'une *tuchê*, qui fait de ce réel un objet d'élection et de jouissance dans une dissymétrie parfaite.

Mais cette variation sur l'objet n'est pas la seule façon dont Joyce envisage de jouir de sa femme. Il l'adore du côté de S de grand A barré, S( $\bar{A}$ ), c'est-à-dire de l'indécidable sublime de cette jouissance même.

Voici un extrait de la lettre du 2 décembre 1909 écrite de Dublin à Nora.

« Tu es à moi, ma chérie, à moi ! Je t'aime. Tout ce que j'ai écrit plus haut est seulement un moment ou deux de folie brutale. La dernière goutte de sperme a à peine jailli dans ton con que c'est fini et que mon sincère amour pour toi, l'amour de mes poèmes, l'amour de mes yeux pour la séduction de tes yeux étranges, vient souffler sur mon âme comme un vent chargé d'épices. Ma bite est encore brûlante et raide et vibrante de la dernière poussée brutale qu'elle t'a donnée, que l'on entend s'élever les frêles accents d'un hymne d'adoration, tendre et pitoyable, adressé à toi, montant des sombres cloîtres de mon cœur<sup>5</sup>. »

Il y a dans ce passage les angles aigus de cette relation dissymétrique, mais qui cette fois bifurque du cloître du cœur vers un lieu d'adoration mystique à partir de la jouissance phallique, lieu qui est entrevu par le sujet lui-même et par lequel l'amour de ses poèmes vient

---

<sup>4</sup> Joyce, J., *Lettres à Nora*, Paris, Rivages Poche, 2012, p. 140.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 131.

souffler sur son âme comme un « vent chargé d'épices ». C'est l'amour de la lettre qui dans la copulation se trouve conjugué à l'amour mystique de ce lieu que perçoit bien Joyce dans la copulation, le lieu du manque de signifiant dans l'Autre. C'est la dimension sublime d'une femme alliée ici à l'objet de la lettre que rencontre Joyce dans l'acte sexuel.

À quelle structure cette rencontre de l'objet et de la jouissance Autre par le sujet en proie à la jouissance phallique correspond-elle ? Lacan va insister sur la notion de non-équivalence pour mettre en exergue cette différence et cette dissymétrie que nous percevons à l'œuvre dans ces lettres. Je pourrais en citer d'autres de la même veine. Il s'agit de la rencontre d'un sujet mû par la jouissance phallique avec l'objet de son fantasme et la jouissance Autre. Rencontre que cristallise la lettre, la lettre de la correspondance, la lettre comme objet du poème.

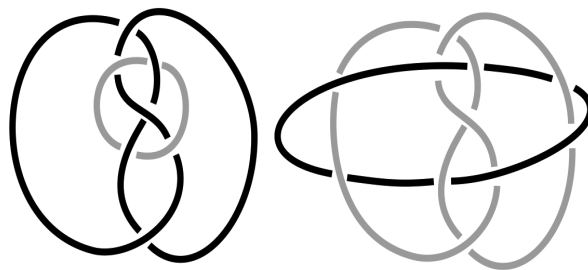


Fig. 3 Non-équivalence : rapport sexuel

Citons de la façon la plus explicite la thèse que soutient Lacan dans *Le Sinthome* le 17 février 1976, qui commente ce schéma.

« Au niveau du sinthome, il n'y a donc pas équivalence du [gris] et du [noir], pour nous contenter de cette désignation simple. C'est dans la mesure où il y a sinthome qu'il n'y a pas équivalence sexuelle, c'est-à-dire qu'il y a rapport [sexuel]. Car il en est bien sûr que si nous disons que le non-rapport relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se structure le rapport. Il y a donc à la fois rapport sexuel et pas rapport. À ceci près que là où il y a rapport, c'est dans la mesure où il y a sinthome. C'est-à-dire où, comme je l'ai dit, c'est du sinthome qu'est supporté l'autre sexe. Je me suis permis de dire que le sinthome, c'est très précisément le sexe auquel je n'appartiens pas<sup>6</sup>. »

Explicitons topologiquement ce que cela veut dire.

Il y a d'abord un nœud de trèfle avec une erreur de dessus-dessous. Ce qui dans un premier temps restreint la définition du rapport sexuel au seul nœud de trèfle et ne l'étend pas au nœud borroméen bien formé.

L'erreur sur le nœud de trèfle est censée présenter réellement ce qu'il en est de la carence paternelle chez Joyce, et c'est précisément pour corriger cette erreur qu'au lieu même de cette erreur un sinthome va la corriger.

<sup>6</sup> Lacan, J., *Le Sinthome. Séminaire 1975-1976*, leçon du 17 février 1976, Paris, Éditions de l'ALI, 2001, p. 119.

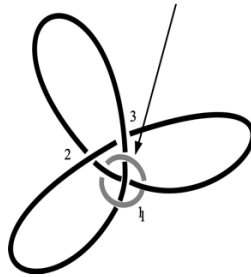


Fig. 4 Nœud de trèfle corrigé à l'endroit du lapsus de nœud

Ce sinthome, c'est Nora avec toute sa consistance féminine et dans cette relation particulière aux lettres de Joyce – entendre ici « lettre » comme la matérialité du caractère littéral, mais aussi comme écriture et comme correspondance épistolaire. La correspondance fait entendre l'intrication du corps érotique de Nora avec l'écriture et la matérialité du caractère littéral ; c'est en ce lieu qu'elle vient corriger la carence paternelle qui se manifesterait sous la forme d'un nœud de trèfle imparfait, voisin de la paranoïa, mais incapable de tenir par lui-même. L'érotisation de la lettre dans laquelle il engage sa femme lui permet de conjoindre la lettre comme objet avec le corps tout entier de celle qu'il désire et qu'il aime. Dans l'extrait ci-dessus, c'est l'objet anal qui est associé au corps jouissant de Nora, objet anal dans le fantasme de Joyce et la lettre de l'écriture.

Comment cette non-équivalence s'inscrit-elle dans le nœud ?

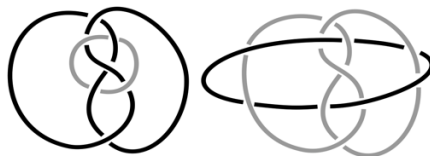


Fig. 5 Non-équivalence : rapport sexuel

On déforme le nœud de trèfle corrigé et on obtient deux figures où le rond gris du sinthome est situé tout d'abord à l'intérieur d'une forme noire en double oreille et se transforme par déformation en une autre figure en double oreille en rejetant un cercle noir à l'extérieur. La figure avec le rond gris au milieu des deux oreilles noires n'est pas équivalente avec la figure avec le cercle noir enserrant les deux oreilles grises à l'intérieur, lorsque l'on effectue les transformations. Il n'y a pas équivalence des places du sinthome, une femme, et du nœud de trèfle déformé en double oreille ou en cercle noir à l'extérieur, un homme. Il y a dissymétrie des places dans le rapport sexuel, comme l'illustrent la lettre de Joyce et le maniement du nœud singulier qu'invente Lacan.

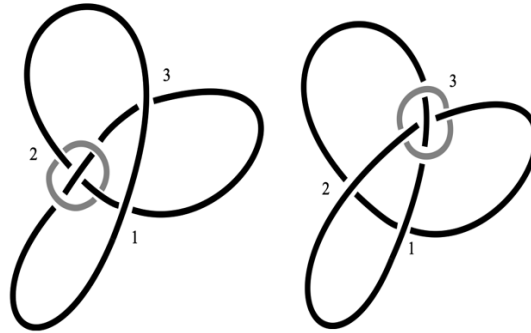


Fig. 6 Nœuds de trèfle corrigés à côté du lapsus de nœud

Si le nœud de trèfle avec un lapsus de nœud n'est pas corrigé en lieu et place de la carence paternelle par un sinthome, c'est-à-dire s'il est corrigé à l'endroit où il n'y a pas de lapsus de nœud, alors le nœud de trèfle devient par transformation un huit noir serré par le rond gris du sinthome, mais qui peut exactement aussi se lire comme un huit gris serré par le rond noir du nœud de trèfle. Ce qui s'obtient aussi par déformation.

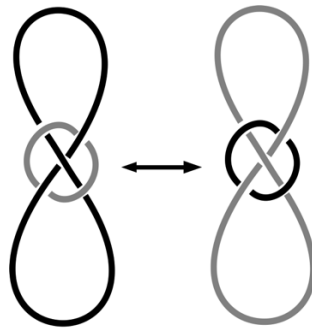


Fig. 7 Équivalence : non-rapport sexuel

Parce que ces deux figures sont réversibles et équivalentes, il n'y a dans ce cas pas de rapport sexuel, parce que la dissymétrie n'est pas maintenue.

Comment comprendre cette formule ? Notons qu'il s'agit ici du nœud que Lacan appelle ailleurs le nœud du fantasme. Je crois qu'il faut l'entendre uniquement à partir de la figure du nœud de trèfle corrigé, c'est-à-dire dans le cas pathologique d'un brouillage des places et d'une symétrie, comme par exemple ce que suggère un délire à deux où la distinction des jouissances et des places n'est plus faite, mais aussi l'idée commune aujourd'hui que les places dans le couple seraient réversibles et égales. Voici une façon topologique de représenter la revendication égalitaire dans le couple qui mène à la guerre entre les sexes. Il n'y a pas de meilleure représentation du non-rapport. C'est celui auquel les analystes restent doctrinairement encore très attachés, parce que Lacan ne s'est autorisé à s'écarter du principe du non-rapport qu'une seule fois dans son séminaire, c'est-à-dire dans *Le Sinthome*, et sur le couple de Nora et de Joyce.

À ce moment de la démonstration, on mesure la distance parcourue entre *Encore* et *Le Sinthome* en passant par *Les non-dupes errent* sur la question du non-rapport sexuel.

Dans *Encore*, c'est l'écart entre la jouissance phallique et la jouissance Autre et précisément leur dissymétrie avec le paradoxe d'Achille et de la tortue qui soutient l'idée d'un non-rapport sexuel ; dans *Le Sinthome*, c'est la dissymétrie qui permet le rapport, c'est-à-dire la non-équivalence des places dans le lien sexuel.

Donc la question qui se pose est celle-ci : à supposer que dans un couple soit réalisée la non-équivalence des places, peut-on dire qu'il réalise le rapport sexuel ? En tout cas voilà rétroactivement une nouvelle façon de lire le tableau de la sexualité comme une chance donnée à l'un et à l'autre des partenaires sexuels de jouer leur partition à des places distinctes et de rendre possible le rapport sexuel, même si Lacan dit lui-même que ces places peuvent être occupées du côté gauche de la féminité par un homme et du côté droit de la masculinité par une femme. La leçon que nous pouvons retenir du *Sinthome*, c'est l'idée que c'est dans la non-équivalence et la dissymétrie que se réalisent le rapport sexuel et la rencontre, car il s'agit bien ici d'une rencontre.

C'est ce que j'appelle un rapport sexuel qui ne serait pas du semblant, par opposition à celui qui n'est que du semblant dans la plupart des cas névrotiques que nous connaissons, où s'éprouve de façon banale l'équivalence des places, à savoir une relation vaguement fusionnelle où la différence structurale des places n'est pas marquée dans l'acte sexuel.

Y a-t-il quelque espoir de rapport sexuel du côté d'une structure où, contrairement à Joyce, il n'y aurait pas à compenser la carence paternelle par le sinthome ? À cette question, Charles Melman dans ses dernières interventions, mais aussi dès 2002 dans *L'Homme sans gravité*, que je cite en exergue de ce texte, a répondu positivement. Dans *Les non-dupes errent*, il y a chez Lacan une amorce de réflexion sur les effets favorables de la dissymétrie assumée entre un homme et une femme dans l'acte sexuel et au quotidien. C'est pourquoi il ne me semble pas impensable d'inscrire cette dissymétrie entre la tresse et le nœud comme la condition d'un rapport sexuel entre un homme et une femme, c'est-à-dire d'une différence structurale assumée dans la rencontre entre un homme et une femme – ce qui va plus loin que la dimension certes psychopathologique de Joyce avec Nora –, qui permet enfin d'envisager avec un certain optimisme le lien que les hommes pourraient avoir avec les femmes.

En ces temps de critique du patriarcat colonial, de la masculinité genrée et des abus sexuels commis par les hommes, un discours plus apaisé sur le sexe n'est-il pas devenu l'un des enjeux politiques les plus essentiels de notre lien social ? Qu'advierait-il de nous, hommes et femmes, si une rencontre entre un homme et une femme était possible, c'est-à-dire conduisait au rapport sexuel ? Faudrait-il s'en défendre et crier au scandale, comme le font ordinairement la plupart des psychanalystes, ajoutant à la confusion des temps ? Lacan, je le soutiens, n'a pas toujours maintenu comme un axiome qu'il n'y avait entre homme et femme pas de rapport sexuel inscriptible dans l'inconscient...

Alors pour finir, ce rapport sexuel ne tient-il pas à la contingence de la rencontre entre Joyce et Nora, comme entre un homme et une femme qui s'aiment ? Je rappelle la définition que Lacan en donne dans la dernière leçon d'*Encore* : c'est ce qui cesse de ne pas s'écrire. C'est une façon d'envisager le rapport sexuel qui du côté de la différence et de la dissymétrie cesserait de ne pas s'écrire, par opposition logique à l'impossible du rapport sexuel parfois, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il y aurait une écriture contingente du rapport sexuel, comme le montrent le nœud de Joyce et de Nora ou le tressage de la tresse avec le nœud dans le cas le plus heureux de la rencontre amoureuse, quand une femme se laisse guider par

son imaginaire pour aimer un homme et lorsqu'il lui répond par ce qui dès lors apparaît pour lui comme le nœud du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Ce sont deux pistes intéressantes pour montrer que le rapport sexuel, ça peut cesser de ne pas s'écrire, comme le démontre la correspondance de Joyce avec Nora, parce que ça s'écrit, et ce n'est pas un hasard si Lacan reprend cette formulation dans le *Sinthome*.

C'est sans doute ce qu'on doit à la dimension de l'amour, quand il ne s'agit pas de l'*amour*, c'est-à-dire quand l'amour ne vient pas buter sur la fausse symétrie des partenaires sexuels, la fausse équivalence qui ravale au niveau du semblant de rapport sexuel ; ça cesse de ne pas s'écrire, comme la lettre et comme la correspondance, et c'est ça qui dans l'amour toujours contingent fait la magie d'une rencontre. Si la formule canonique du non-rapport sexuel, c'est que le rapport sexuel n'est pas inscriptible dans l'inconscient, alors on peut supposer que dès lors qu'il y a une écriture contingente de ce rapport, c'est bien dans l'inconscient qu'elle s'inscrit sous la forme de nœud. Par opposition à l'impossible du rapport sexuel auquel nos mauvaises habitudes nous ont voués. Mais ce n'est pas fatal. Joyce et Nora en témoignent. Les hommes et les femmes peuvent faire autre chose que s'entendre, s'entendre crier ! Il est sans doute temps de déplacer ce réel et d'en tirer des conséquences éthiques et politiques, comme le signifiait déjà Charles Melman dans ses dernières interventions. Ce dont ceux qui prétendent s'autoriser de son enseignement feraient bien de se souvenir...